



**Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »**

Le Temps de l'histoire

**4 | 2002**

**Images de l'enfance et de la jeunesse « irrégulières »**

---

## Dominique Kalifa "*L'encre et le sang*"

Récits de crimes et société à la Belle Époque Paris, Fayard, 1995, 350 pages

**Jacques Bourquin**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/63>

DOI : 10.4000/rhei.63

ISBN : 978-2-7535-1642-7

ISSN : 1777-540X

### Éditeur

Presses universitaires de Rennes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2002

Pagination : 237-239

ISSN : 1287-2431

### Référence électronique

Jacques Bourquin, « Dominique Kalifa "*L'encre et le sang*" », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 4 | 2002, mis en ligne le , consulté le 03 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/63> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.63>

---

**Dominique Kalifa**

*L'encre et le sang*

Récits de crimes et société à la Belle Époque

Paris, Fayard, 1995, 350 p.

---

Le crime fascine, inspire les feuilletonistes, les journalistes, les romanciers. Dominique Kalifa fait de cette passion du fait divers, du roman de police qui se développe au XIX<sup>ème</sup> siècle pour atteindre son apogée au XX<sup>ème</sup>, un véritable objet d'histoire.

C'est le Second Empire qui donne sa légitimité aux faits divers dont s'empare la presse populaire et c'est par le récit du crime que la presse va progressivement s'investir dans la cité.

Dans une première partie, intitulée "La lecture du crime", l'auteur montre combien la presse consacre de plus en plus de place à cette lecture très attendue. À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, *Le Petit parisien*, *Le Petit journal*, journaux populaires par excellence, donnent plus de 12 % de leurs publications aux agressions, aux cambriolages, aux crimes. En même temps, émerge une production policière avec des auteurs à grand tirage : Maurice Leblanc, Gaston Leroux, dont les héros Arsène Lupin, un cambrioleur, et Rouletabille, un reporter, se substituent aux romans judiciaires de la période précédente, ceux d'Émile Gaboriau.

Autour de 1900, le roman policier occupe, précise D. Kalifa, une sorte d'espace intermédiaire entre production populaire et production littéraire. La bourgeoisie s'y intéresse, les surréalistes y seront sensibles dès la veille de la guerre de 1914.

Très vite, à l'écrit va se joindre l'image et, dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle, les suppléments illustrés de la presse consacrés aux affaires les plus passionnelles. Le cinéma est contemporain de tout cela et les maisons de production Gaumont et Pathé rivaliseront autour du phénomène des Apaches.

Au travers de cette approche du crime, D. Kalifa perçoit une évolution : ce n'est plus le journaliste qui raconte l'enquête, il va la faire lui-même. C'est le triomphe de l'enquête d'investigation, une manière,

nous dit l'auteur, par laquelle la presse va affirmer sa domination sur l'opinion publique. Une sorte de quatrième pouvoir.

La description du crime s'estompe derrière la biographie, la personnalité du criminel ; les thèses criminologiques de l'époque autour de la notion du criminel né n'y sont peut-être pas étrangères et le reporter devient un héros, une sorte d'aventurier moderne.

Dans sa seconde partie, D. Kalifa aborde : "L'imaginaire du crime". Partant des lieux, des espaces, des décors du crime « où s'enracinent les représentations », il décrit les mobiles, les armes, les auteurs.

Concernant les lieux, c'est la délinquance urbaine qui fait recette et, plus particulièrement, Paris et sa banlieue avec les Apaches du début du xx<sup>ème</sup> siècle.

Il semble aussi qu'on s'intéresse plus aux crimes français. Rouletabille, nous dit D. Kalifa, ne sort jamais de l'hexagone et Arsène Lupin apparaît comme « national cocardier, revanchard » à l'image de ses lecteurs plutôt issus de la bourgeoisie. Ce qui domine dans les récits, ce sont les crimes de sang, les attaques nocturnes, dont les illustrations en couleur du *Petit journal* sont une parfaite imagerie.

Concernant le criminel, il fut longtemps l'ouvrier, le représentant de la classe dangereuse, souligne l'auteur ; il devient au contraire, au début du xx<sup>ème</sup> siècle, le rebelle au travail, le vagabond, le gréviste, l'étranger, la femme ; on évoque « l'armée du crime ».

D. Kalifa ajoute à cela que les bandes anarchistes, à la fin du siècle, figurent comme « l'alliance du crime, de la délinquance et de la subversion ». Toutefois, écrit-il, il y a des voix discordantes, où « le monde du crime c'est aussi le monde de la misère, le monde où l'honnêteté est un rêve ». Il y a là rencontre entre le discours anarchisant et les plaintes sur le triste sort des assassins. Époque où « le bon juge Magnaud » acquitte une mère coupable de vol pour nourrir ses enfants, époque où *L'Assiette au beurre*, journal satyrique anarchisant, mène des campagnes contre le pouvoir policier, les maisons de correction, tout en continuant à stigmatiser les Apaches, « cyniques et méprisables ». Contre discours qui n'aura, précise D. Kalifa, qu'une portée limitée.

Dans une troisième partie, "Lectures du crime", l'intérêt se focalise sur le récit du crime et son aspect criminogène. Ces récits sont-ils responsables de la crise morale que traverse le pays ?

Le thème de la contagion criminelle préoccupe le pays. La Société générale des prisons travaille, en 1913, sur « l'influence de la presse sur le développement de la criminalité ». Les anarchistes dénoncent, quant à eux, « la nature dépravante des feuilletons ».

D. Kalifa parle alors de « véritable rhétorique de l'insécurité ». On ne s'est jamais tant intéressé aux victimes, on parle d'autodéfense dans la presse..., propos qui ne sont pas sans nous rappeler des périodes récentes, voire actuelles.

Dans le dernier chapitre, "Crime, culture et société", l'auteur inscrit le crime dans le temps historique des hommes, des gestes ou des lieux qui n'y ont pas accès habituellement. Le crime, poursuit-il, ouvre au quotidien les portes de la légende. « De Cartouche à Landru, les criminels tissent la trame d'une autre histoire de France [...] l'histoire d'un peuple spectateur. »

Reprenant, dans sa conclusion, une idée de Durkheim selon laquelle le crime ne se définit qu'au regard de la réprobation sociale tout en étant « facteur de santé publique, voire symptôme du progrès social », D. Kalifa pense qu'il est aussi « un des modes essentiels de régulation de la conscience sociale et une forme active de pédagogie collective ».

*L'encre et le sang*, une lecture passionnante, un livre extrêmement documenté, riche, dense, porteur de beaucoup d'ouvertures sur le rapport de la société à la déviance et à la violence.

**Jacques Bourquin**